

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



**« *Le métamorphaux* » et « *Le sang du souvenir* » de Jacques
Brossard**
Entre Tao et Logos — L'utopie et la voix initiatique

Patrick Imbert

Numéro 32, hiver 1983–1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40049ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Imbert, P. (1983). Compte rendu de [« *Le métamorphaux* » et « *Le sang du souvenir* » de Jacques Brossard : entre Tao et Logos — L'utopie et la voix initiatique]. *Lettres québécoises*, (32), 46–47.



par
Patrick Imbert

«LE MÉTAMORFAUX» et «LE SANG DU SOUVENIR»

DE JACQUES BROSSARD.

ENTRE TAO ET LOGOS: L'UTOPIE ET LA VOIX INITIATIQUE.

*Celui qui sait déjà ne peut aller
au-delà d'un horizon connu
(G. Bataille, L'expérience intérieure).*

À l'origine, semble-t-il, était... il vaut mieux dire n'était pas le Nom, mais plutôt le non: «Ceux qui par la cessation intime de toute opération intellectuelle entrent en union intime avec l'ineffable lumière... ne parlent de Dieu que par négation». (Denys l'Aréopagite, *Noms divins* I.5). Dès lors, les «noms» s'accumulent ainsi que dans le (on n'ose dire le discours) Zen. Les paradoxes fleurissent car le soleil est alors «rayon de ténèbre» (G. Bataille) comme chez Hugo, «soleil noir» du chaos premier. Il n'est pas étonnant que *Le Métamorphaux* comme *Le sang du souvenir* (couverture noire et or-lumière) brassent le vieux fond mythique: «Ce gouffre noir, pourtant, s'estompait aussitôt dans la lumière qui semblait en émaner». (M, p. 85)¹.

La visée de ces textes, comme pour le Fulcanelli des *Demeures philosophales*, est bien d'aller à l'ultime et à l'excès, de parcourir la totalité d'un champ oscillant sans cesse de l'origine à la fin dernière. Il s'agit bien d'un parcours hiéroglyphique qu'emprunte constamment le dépassement du dualisme ambiant et son déterminisme socio-historique (en tant qu'idéologie imposée) par la voie d'une remontée dans le temps jouant sur la complémentarité sang du souvenir/ouverture visionnaire: «Une lumière éclatante éblouit aussitôt les marcheurs qui

portent la main à leur visage et doivent s'immobiliser» (S, p. 229); «Dans cette foule qui s'éloigne dans la même direction, en direction du fleuve. Il leur souhaite de vivre.» (s.p. 232).

L'imaginaire et l'aventure repoussent alors au loin le doxique de *Notre maître le passé* (L. Groulx) et sa loi pour enfin ausculter (et non occulter) la pulsion d'un vivre échappant quand même aux déterminismes sociaux et biologiques. Imaginaire, aventure, expérience intérieure, bien plus riches que la «simple» connaissance, peuvent se manifester dans l'avidité du désir, sa tension toute «graa-lienne», avec une sagesse certaine en plus, rappelant parfois le Hugo bâtisseur de discours atteignant au Grand-Oeuvre ou celui des *Travailleurs de la mer*: «Mais voici qu'à son tour, comme le cristal maudit, la mer le fascinait. Il voulut la saisir et la posséder. Lentement, elle le conquiert. Une vague le renversa. Il lutta un instant mais en vain contre une lame de fond. Et la mer infinie, à jamais, l'enveloppa de son ombre.» (M, p. 95).

Cet imaginaire apparaît aussi à travers le travail du récit dramatisant *le manque*, depuis les temps immémoriaux, comme le présent, chacun à leur manière M. Éliade, V. Propp, A.J. Greimas ou C. Lévi-Strauss². Ce manque est couplé, depuis des temps tout aussi immémo-

riaux, au refoulé, par la réactivation de la peur, des menaces primordiales et de la moralisation qu'implique tout récit, moralisation a contrario, par le spectacle du négatif découlant du manque ou du méfait³. C'est ce qui se lit, d'emblée, dans *Le sang du souvenir*, dès le premier sous-titre: «Le voyage de Kitnagem en Sébitna.»

D'abord, à travers ce(s) texte(s), se lit la loi du récit, son manque originel et donc sa poussée moralisatrice à venir mettant en branle le refoulement et sa dé-négation (De Kitnagem en Sébitna rappelle de Charybde en Scylla, donc la peur de l'aventure, de l'inconnu, de la nuit, car le *en* est des plus imprévisibles). Ensuite, ou plutôt en même temps, se révèle en anagramme Mégantic et Antibes par lecture inversée, machine à remonter le temps, mettant en question l'union causalité/temporalité du célèbre adage définissant le récit, «post hoc ergo propter hoc». N'oublions pas, non plus, la problématique du double Mégantic (Québec)/Antibes (France) et celle implicite, c'est-à-dire refoulée, mais anagrammatisée, de la possession du dire, du comment dire et de la question traversant tout le monde occidental, du pouvoir et du sujet: «D'ailleurs, son refus d'une certaine «réalité», sa recherche d'une identité, sa quête d'on-ne-sait-qui-ni-quoi, la désin-

tégration et l'émiettement graduels de sa personnalité, tout cela paraît avoir eu, dans une large mesure, des origines socio-culturelles collectives dont il serait oiseux de traiter ici.» (S, p. 234).

Évidemment, les plans s'entrecroisent, comme aussi dans *La nuit* de Ferron, *Prochain épisode* ou *Neige noire* de Aquin car «la nuit est aussi un soleil» (Nietzsche). D'un certain point de vue, si l'on a la clé, les contraires ne le sont plus. C'est alors dans la quête et l'excès, c'est-à-dire au-delà de l'aliénation quotidienne où les possibles sont mutilés par l'impératif de l'ordre et de la production, que pourra se constituer l'identité: «N'avait-elle pas droit à son métier autant que moi? (J'allais écrire: autant qu'à moi...)» (S, p. 14). Refoulement individuel ou social et pulsionnel de l'érotique, sinon du sadique (S, p. 34; p. 38; M, p. 46), ont partie liée en tant qu'expressions du vivre, en tant qu'expansions de fantasmes entraînant le développement d'une personnalité qui tente de s'assumer. Ce cheminement fantasmique de l'expérience intérieure ouvert par toute sexualité assumée (par opposition à l'ascétisme qui reste toujours en deçà), par toute pulsion de vivre libre est toujours relié, d'une manière ou d'une autre au politique en tant que traduction de refus possibles des interdits et des tabous. En raisonnant a contrario, on peut affirmer qu'on a les refoulements de sa société et de ses interdits comme le démontrent B. Malinowski ou W. Reich⁴. Ce cheminement provoque donc, dans ce nouveau voyage au bout de la nuit, l'illumination qui permet de rejoindre l'autre collectivement puisque *le moi* n'est plus cette frange coincée entre *le ça* dénié et *le sur-moi* aliénant.

La problématique de l'aliénation et de la quête transcende la dualité individu/société dans ce qui est le constat d'un dédoublement lié à la particularité québécoise. À travers cette quête apparaît un sujet traversé par les discours de l'autre comme le démontre, en une visée toute carnavalesque, le fascinant pastiche du pastiche de Proust pastichant Balzac (M, p. 46). Le discours des autres n'est toutefois plus une menace à partir du moment où le non lieu (manque par opposition à l'imaginaire de l'utopie) est dépassé par l'écriture, principe intégrateur où se fonde la voie (la voix) de l'excès et du désir par delà la Loi du déplaisir: «in dieses schöne Land statt dass wir uns hier



änstigen and plagen» (sic); «que no saben decirme lo que quiero» (S, p. 23); «Je suis le rêve, Chiara, que tu ne feras plus» (S, p. 228).

Ces phrases énigmatiques (?) tant qu'elles sont décontextualisées traduisent le décentrement de celui qui est défini par les autres, par les «sujets» intérieurs, compromis acceptés dans une routine accumulée. Dans une telle situation le *méta* (gaz; opium aussi) rejoint les hantises et les angoisses de Dürer et de la *faux de la mort* tranchant le jet de la semence alors que le but est d'aller plus loin et d'être inaccessible à la peur: «De sorte que, ne sachant trop où j'allais je n'avais pas lieu de m'alarmer» (J. Ferron, *La nuit*, p. 12); «Pour aller plus loin: ne jamais demander son chemin à qui ne sait pas s'égarer» (R. Giguère; épigraphe au *Sang du souvenir*). Au delà d'une quantité d'énergie vitale coincée entre l'obligation d'aménager son espace dans le temps (*Les souffleurs de bulles*, M, p. 119) mais au coût élevé d'une destruction précoce (que le Balzac lecteur de Swedenborg a déjà illustré dans *La peau de chagrin*), apparaît une plénitude, celle qui, comme le suggérait Yvon Rivard dans *L'ombre et le double*, permet de tourner ailleurs les énergies accaparées par la quête.

Après la métamorphose (*Le métamorphose*) identitaire il reste à travailler un nouveau discours, un discours libéré des vieux raisonnements, des contraintes et des aliénations multiples, dans une visée à la fois immense et restreinte car subsis-

tent les deux pôles du silence/de la loi ou ceux de la circularité/de l'alfa vers l'omega.

Ce discours ouvrira sur le véritable «soyons nous-mêmes» sans fard ni masque, dans un croisement de discours au travers desquels pointe encore parfois le refoulé de «Semen Suon Snoyos! Semem Suon Snoyos!» (S, p. 25). Ce discours, ni stade du miroir, ni déperdition dans l'autre, échappera au narcissisme du «Connais-toi toi-même» et au protéique de l'éclatement, du morcelé, de l'absence de centre: «L'homme ne devient homme que dans la poursuite de sa part la plus haute mais il est beau que l'animal qui sait qu'il doit mourir arrache à l'ironie des nébuleuses le chant des constellations et qu'il le lance au hasard des siècles auquel il imposera des paroles inconnues...» (S, p. 25).

Jacques Brossard ne peut donc que continuer à parcourir au-delà du silence et de la loi, du Tao et du Logos, la voie initiatique et sa voix. Le hiéroglyphique, le secret du Nom, du «non» du soleil noir, bannit donc l'occultation par l'occulte. C'est alors que, paradoxe apparent, l'utopie et l'uchronie rejoignent la définition d'une collectivité et fondent l'identité. *Le sang du souvenir* ouvre sur une oeuvre à venir, sur l'invention de l'utopie et l'imaginaire de la fiction. □

Jacques Brossard, *Le métamorphose*, Montréal, L'arbre HMH, 1974, 206 p.

Jacques Brossard, *Le sang du souvenir*, Montréal, La presse, 1976, 235 p.

1. M remplace *Le métamorphose* et S *Le sang du souvenir*.
2. Voir M. Éliade, *Aspects du mythe*; V. Propp, *Morphologie du conte*; A.J. Greimas, *Sémantique structurale*; C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*.
3. Voir C. Grivel, *Savoir social et savoir littéraire*, *Littérature*, n° 44, décembre 1981.
4. Voir W. Reich, *The Function of the Orgasm* et B. Malinowski *The sexual Life of Savages*.